

Paul-Henri Hons

Le roi, le doute et l'amour

Il était une fois un roi et une reine qui vivaient heureux et avaient beaucoup d'enfants.

La journée, le roi accordait des entrevues aux sujets du royaume et les aidait autant que son pouvoir le lui permettait. La reine s'occupait des nombreux et jeunes enfants avec une attention que seule une grande reine peut donner.

Le soir, ils se retrouvaient autour de la table pour partager un succulent repas. Pendant qu'ils s'appliquaient à se remplir l'estomac, un quator de troubadours racontait mille contes fantastiques.

À la nuit tombée, les enfants allaient se coucher et rêvaient des merveilleuses histoires qu'ils avaient entendues. Le roi et la reine restaient alors seuls et se racontaient comment chacun avait pris soin des sujets et des enfants autant qu'ils l'avaient pu, puis ils s'endormaient paisiblement.

Un jour, une femme du royaume vint réclamer une audience. Le roi, obligé des gens du royaume, lui dit d'une voix forte :

— Approche, approche, je vais t'écouter et, si je le peux, je t'aiderai.

La femme dit en s'avançant à petits pas :

— Oh, bon roi, je ne peux vous désobéir, dites-moi de rester dans la pénombre avant que je ne dévoile à vos yeux mon visage.

— Pourquoi ne te montrerais-tu pas, femme ?

La femme continuait d'avancer de quelques centimètres par pas, la tête basse. Comme la lumière éclairait peu à peu sa longue chevelure blonde, elle dit :

— C'est là la raison de ma visite, mais demandez-moi de m'arrêter avant que mon visage ne s'éclaire.

— Je ne peux m'y résoudre, alors montre-toi ou va-t'en.

Les rayons du soleil frappaient maintenant son corps du tronc au sommet du crâne. Au fur et à mesure qu'elle levait la tête, son visage s'illuminait et celui du roi se fermait. Lorsqu'enfin leurs regards se croisèrent, le roi eut un

mouvement de recul, si bien que sa tête heurta le dossier du trône. La femme tomba à genoux en amenant les mains à son visage et des sanglots éclatèrent. Le roi se redressa et dit d'un ton glacial :

— Ne cherche pas à m'apitoyer, je t'ai déjà dit que je t'aiderai. Avance-toi encore que tu n'aies pas besoin de crier.

La femme se releva, laissa tomber ses bras le long du corps. La tête haute, le buste droit, elle allait vers le roi. Ses yeux étaient rouges et gonflés. Quelques larmes s'écoulaient encore dans les sillons qui parcouraient les joues depuis le nez. Arrivée à un mètre du roi, elle s'arrêta en attendant un signe pour recommencer à parler.

Le roi, plus doux à présent :

— Raconte-moi.

— La réaction que vous avez eu...

Le roi l'interrompit sèchement :

— Je n'aime pas que l'on essaye de me faire pitié, c'est tout. Continue.

— Cela fait maintenant dix ans que je suis en âge de me marier et, ici ou ailleurs, aucun homme ne me désire. Même les femmes ne me regardent pas. Je ne puis continuer à vivre ainsi. Est-il possible que votre mage me soulage ?

— Le mage ne peut rien pour toi. Seul ton enfant te comblera et t'aimera telle que tu es.

— Aucun homme ne veut me donner ce dont j'ai besoin.

— Approche-toi encore.

La femme avança, le roi descendit du trône et l'étreignit. Un moment passa, le roi se rassit et dit à la femme de s'en retourner et que dans dix lunes, elle enfanterait. Les sujets défilèrent encore une heure et le soir arriva.

Dix lunes passèrent. Lors d'un festin donné en l'honneur du roi, la mère de la reine arriva, un nouveau-né dans les bras. Pendant qu'elle se dirigeait vers sa fille, les convives la saluaient sans remarquer l'enfant. Arrivée à trois pieds du couple royal, elle s'arrêta. En fusillant le roi du regard, elle leva l'enfant au-dessus de sa tête et cria à l'attention de l'assistance :

— Roi, tu as trahi ton sang, ta reine et tes héritiers. Je ne prendrai pas ton sang, mais j'enlève sur-le-champ ma fille et ses enfants. Seul l'amour pourra les ramener.

Elle s'en retourna en emportant la reine, le regard noir, les yeux rouges emplis de larmes et les enfants à l'air hébété. La tête du roi tomba sur la table et de longs sanglots percèrent le brouhaha de la grande tablée qui diminuait rapidement. Puis, le roi se trouva seul honteux de n'avoir pu répondre. N'aimait-il pas la reine ? Il ne pouvait le dire. Plein de doutes, il alla se coucher et ne put dormir.

Les jours passaient et le malheur du roi grandissait. Au fur et à mesure que les visages de sa famille disparaissaient dans les méandres de sa mémoire, les yeux du roi voyaient, mais ne regardaient plus. Quand il perdit le souvenir précis de la douce voix de sa reine, il n'écoula plus. Après dix lunes, ses cinq sens ne le servaient plus. Il survivait entre remords et regrets ne faisant que chercher la cause de ses malheurs. Victime de lui-même, il se suicidait à petit feu.

Une nuit, il se vit apparaître en rêve entouré de la reine et des enfants, le visage illuminé, reflétant le bonheur qu'il avait eu autrefois. Son image s'approcha, le saisit par les épaules et le secoua violemment en disant :

« Je suis ce que tu aurais dû rester, tu es ce que tu as voulu devenir. Il ne tient qu'à toi. Va retrouver ceux que tu crois perdus à jamais. »

Le roi se réveilla en sursaut, ses pensées encore entre deux mondes. Il se rappela la dernière phrase entendue dans son rêve « Va retrouver ceux que tu crois perdus à jamais. » Il se leva d'un bond et alla à son écurie sans croiser âme qui vive. En franchissant le seuil de la porte, il n'entendit aucun bruit. Il s'approcha de la stalle de son plus fidèle destrier, il en ouvrit la porte et le trouva couché sur la paille, si faible qu'il était incapable de porter son propre poids. Ne se posant pas plus de questions, il partit à pied vers le sud.

Il marcha jour et nuit pendant dix lunes à travers des déserts immenses puis, au sommet d'une dune, il aperçut une forêt qui semblait s'étendre au-delà de l'horizon. La cime des arbres, rouge sang, ondulait au gré du vent. Les troncs, vert sombre, projetaient leur ombre jusqu'au pied de la dune. Un enivrant parfum parvint à ses narines. Tandis que le roi descendait vers l'ombre, l'odeur était de plus en plus forte. Le roi commença à suffoquer. Il s'écroula et roula jusqu'au bas de la dune. Il resta étendu un moment à l'ombre à demi inconscient. Lorsqu'il reprit connaissance, il se releva et tituba jusqu'à l'orée

de la forêt. Comme il y pénétrait, les tiges de roses, grandes comme des arbres se serrèrent tant que seule la tête du roi pouvait bouger sans risquer de s'empaler sur une des grosses épines qui les ornaient. Les feuilles dentelées s'écartèrent au-dessus du roi et une tige se plia jusqu'à ce que les pétales d'une rose touchent son visage. La rose dit :

— Que viens-tu faire ici ? Ton royaume est bien loin, roi solitaire.

— Je ne l'ai pas toujours été. Je cherche ceux qui autrefois accompagnaient ma vie et que l'on m'a enlevés ne croyant pas à mon amour pour eux.

— Les aimais-tu vraiment ? T'es-tu défendu pour les garder ?

— J'ai douté, je sais maintenant que j'ai eu tort.

— Prouve-le nous.

— Voilà vingt lunes que j'ai perdu ceux que j'aime. J'ai depuis perdu le goût de la vie et franchi mille dunes pour les retrouver. Si vous ne croyez pas en mon amour, je ne les reverrai jamais. Empalez-moi sur le champ que je cesse de respirer.

La fleur remonta vers ses voisines. Les tiges s'écartèrent pour former un tunnel. Le roi se hâta vers la lumière éblouissante, son cœur battait de plus en plus vite. Il sortit du tunnel. Lorsque ses yeux furent à nouveau habitués aux vifs rayons du soleil, il était dans un pays aussi grand que son royaume. La forêt de roses était sa muraille. Des petites maisons étaient éparpillées, des femmes et des enfants allaient et venaient. Quand ils remarquèrent le roi, ils le regardèrent avec les yeux écarquillés. Une femme s'approcha et lui demanda :

— Que viens-tu faire ici ? Ton royaume est bien loin, roi solitaire.

— Je ne l'ai pas toujours été. Je cherche ceux qui autrefois accompagnaient ma vie.

— Eh bien, s'ils sont ici, ils font la leur. Laisse-les libres et va-t'en ou, si tu préfères, meurs. Peu m'importe.

— Je ne peux me résigner à partir sans les avoir vus. Après, si tel est leur souhait, je m'en irai et je mourrai.

— Tu parais sage alors, trouve-les. Peut-être voudront-ils de toi.

La femme retourna avec les autres et ils s'éloignèrent.

Le roi commença alors à passer la tête par la porte de chaque chaumière. Personne ne le regardait ou ne l'écoula. Comme il se dirigeait vers le dernier foyer, il baissa la tête. Ses pieds traînaient sur le sol et ses bras pendaient le long de son corps comme s'ils étaient déjà morts. La porte était fermée. Il leva

la tête, fit mine de frapper et se ravisa. Il alla à la fenêtre et guetta un signe de vie à l'intérieur. Il n'en vit pas. Il s'assit par terre devant la maison et se mit à pleurer. Une voix l'interpella :

— Que viens-tu faire ici ? Ton royaume est bien loin roi solitaire.

Il reconnut la voix, cessa de pleurer et releva la tête. C'était la reine et derrière sa grande robe, les enfants se cachaient. En souriant, il lui répondit :

— Je ne l'ai pas toujours été.

— Je le sais, lui dit-elle, et tu as fait souffrir ceux qui t'accompagnaient. Ont-ils raison de vouloir te pardonner ?

— Je le crois.

Le roi se leva, la reine l'enlaça. Une larme s'écoula sur leurs joues. Quand elle le lâcha, le roi se baissa et les enfants l'embrassèrent. Ils rentrèrent dans la petite chaumière, firent un grand sac de provisions et sortirent de la maison. Le roi marchait d'un pas léger malgré le lourd sac qu'il portait sur son dos, les enfants le suivaient en trotinant et la reine bienveillante fermait la marche. Ils gravirent d'innombrables dunes et franchirent enfin la frontière du royaume.

Un grand banquet fut donné en l'honneur du retour de la famille royale et du triomphe de l'amour. Tous oublièrent volontiers les trente lunes passées et le royaume prospéra dès lors dans la paix.